

Marie Darrieussecq : "Je dédie mon prix Médicis à Christiane Taubira"

LE MONDE | 15.11.2013 à 20h03 • Mis à jour le 17.11.2013 à 22h37 |

Par Marie Darrieussecq (Ecrivain, psychanalyste)



Marie Darrieussecq à Paris en août 2007. | AFP/PIERRE VERDY

Je voudrais dédier mon prix Médicis à Christiane Taubira. Il m'a été [décerné le 12 novembre pour Il faut beaucoup aimer les hommes](#) ([/livres/article/2013/11/12/marie-darrieussecq-recoit-le-prix-medicis-pour-il-faut-beaucoup-aimer-les-hommes_3512383_3260.html](#)), roman qui raconte l'amour d'un Noir et d'une Blanche. Les attaques que subit notre ministre sont ignobles, indignes, dégueulasses. Et elles viennent de loin, d'une France qui existe, qui est là, et dont je viens, mais qui n'est pas la mienne.

Dans mon village, dans les années 1980, les propos racistes étaient légion. Michel Leeb moquait l'accent africain à la télévision, et les bols Banania étaient perçus comme pittoresques. Plusieurs membres de ma famille étaient revenus des colonies (Dakar et Brazzaville) avec des idées qui s'arrêtaient vite.

Leurs années de domination sur les populations locales donnaient à ces petits fonctionnaires et commerçants un « savoir » que, forcément, je n'avais pas, et protester contre leur autorité était difficile. Mon grand-oncle, dès qu'il revint du Congo, se mit à voter à l'extrême droite.

Je n'avais pas d'outils pour penser le racisme. Le village était tout blanc, tout catholique. Je suis heureuse que mes enfants aient aujourd'hui accès à la diversité du monde, dans une école publique aux portes de Paris. La première petite fille noire que j'ai rencontrée, à mon entrée en classe de 6^e, était antillaise.

DES IDÉES VAINES POUR SE CONSTRUIRE

Elle avait la peau sombre et les cheveux frisés, et sa sœur jumelle, identique trait pour trait, était blonde aux yeux verts. Le monde s'est ouvert de nos conversations. Étais-je différente ? de la blonde, de la brune ? Des années plus tard je lus chez Genet cette question magnifique et provocante : « *C'est quoi, un Noir ? Et d'abord, c'est de quelle couleur ?* »

A l'école, on lisait Eluard ou Prévert, pas Césaire ni Senghor. Très vite nous reçûmes en masse les badges en forme de mains jaunes de Touche pas à mon pote. Nous étions tous frères, égalité et fraternité, au sein de la République. Et ce n'étaient pas des idées vaines pour se construire à l'adolescence.

Dans la foulée je remportai le prix de la Licra (Ligue internationale contre le racisme et l'antisémitisme) locale dans une rédaction pleine de bons sentiments. Mais aujourd'hui encore, je préfère les bons sentiments aux mauvais. Ils donnent de la force, ils tiennent les humains debout, pas courbés sous les ordres ou la peur.

La limite de l'antiracisme des années 1980, c'est que nous étions tous supposés semblables. Il fallait refouler, voire nier les différences. La tolérance était le maître mot, suivi par l'intégration. L'idée restait très ancrée qu'un Français est blanc, ou que, Dieu sait comment, il doit le devenir.

J'insiste : au Pays basque où je suis née, les seuls immigrants étaient espagnols et portugais, et eux-mêmes étaient perçus comme différents et inférieurs. Cour d'école ou apéro, on moquait leur cuisine, leur apparence physique, leurs moeurs, y compris chez leurs enfants français.

A Bordeaux, en 1986, j'ai vu une femme blonde et bourgeoise insulter un vendeur noir. La grande ville n'était donc pas plus civilisée que mon village. Puis je suis « montée » à Paris. J'étais blanche et étudiante, sans grands moyens, mais je découvrais que dans l'oeil des propriétaires j'étais prioritaire sur les salariés noirs.

QUELQUES SIGNAUX D'ALERTE

Puis j'ai intégré l'ENS et j'ai pénétré un univers formidablement éclairé. De plus en plus aisé, aussi. Les Noirs y étaient philosophes, avocats, écrivains – ou sans-papiers dans les combats que nous menions. J'ai oublié le racisme, je n'ai plus vu que des classes sociales et de la lutte économique, et les prolétaires du monde étaient plutôt des femmes, comme en Ethiopie dans ce refuge de lépreuses, excisées et fistuleuses.

Puis il y eut quelques signaux d'alerte : sur les forums de cette nouveauté, Internet. Des insultes qui semblaient dater de mon grand-oncle. Des commentaires d'un racisme que je n'entendais plus dans la rue, mais qui s'écrivait lâchement, facilité par l'anonymat. A la publication de *Truismes* (POL, 1996), j'ai reçu des lettres anonymes me traitant de « *pute à bicot* » ou me conseillant les « *nègres* » comme partenaires sexuels. Je les ai toutes gardées, je n'en revenais pas.

Puis il y eut le 11-Septembre , et le discours ambiant fit des noeuds autour du voile et de la viande halal, avec des discours atterrants sur les musulmans, et à nouveau, les Noirs. Le racisme dans les stades était crié, celui-là. Steeve Elana, gardien de but de Lille né en 1980, témoigne avoir subi des insultes racistes « *depuis le début de sa carrière* ».

Or c'est ce racisme, primaire et brutal, qui resurgit aujourd'hui dans l'espace le plus public. Ce qui nous horrifie dans la « une » de *Minute* et dans les insultes du type « *Banania* » (comme celles subies aussi par la ministre italienne Cécile Kyenge), c'est que nous sommes bien obligés de les entendre ; elles nous concernent et nous salissent tous, en la personne d'une ministre.

Le racisme est souvent plus discret, plus sournois. Il m'est arrivé d'aimer beaucoup des hommes et certains d'entre eux étaient noirs. Je rends compte dans mon roman de ces moments où les mots vacillent : le très fugace « Oh » d'un de mes personnages blancs, à la présentation du fiancé noir. Le « mais » entre deux adjectifs, dans ces phrases réflexes du style « *il est noir mais il est sympathique* ». « *Il y a des phrases qu'on ne dit pas, et qu'on ne pense pas.* »

UN RACISME QUASI RÉFLEXE

Juliette Gréco, qui aima Miles Davis, évoquait ainsi l'obligation qui est nôtre de combattre le racisme, et jusque dans notre inconscient. J'ai repris dans mon roman une anecdote qui m'a été confiée par un ami qui ne vit pas, a priori, dans un monde où on se fait traiter de singe. Cet écrivain et professeur noir possédait une belle voiture et la faisait laver régulièrement dans un garage. Un jour, un type descend d'une autre belle voiture et lui tend ses clefs en disant : « *Quand tu auras fini avec celle-ci, tu feras la mienne.* »

Ce racisme quasi réflexe est hérité du système économique colonial, de l'invention du « boy », voire de l'esclave, de la fabrication de l'indigène comme « *homme de basse-cour* » (Sartre). Pour exploiter d'autres humains, il faut décider que leur différence – à commencer par la pigmentaire – est le signe d'une infériorité qui justifie leur asservissement, leur pillage, voire leur assassinat.

C'est pour cela qu'on ne peut pas parler de racisme anti-Blancs. Le racisme est une invention idéologique qui a servi à justifier la colonisation. Il n'existe aucune comparaison possible entre cette idéologie constituée et des réactions de colère en réponse. Le racisme historique des Blancs a des méthodes éprouvées et pérennes . Frantz Fanon les repère dès les années 1950 : comment le racisme isole et folklorise un élément coutumier – que ce soit l'abattage halal ou les danses « rythmées » – pour discréditer une culture en bloc, la minoriser, l'animaliser .

Le racisme aujourd'hui se présente comme une sorte de bon sens objectif, brimé et censuré, qui prétend s'opposer au racisme de grand-papa, celui qui biologisait la différence. On ne parle plus d'infériorité des races, mais d'infériorité des civilisations ou d'infériorité des pratiques. L'explosion

éjaculatoire du vieux racisme « Banania » nous saisit, nous surprend : c'est un rappel qu'il est toujours aux racines de cette idéologie.

DES INTELLECTUELS AFRICAINS DÉSILLUSIONNÉS

En Côte d'Ivoire, en 2001, j'ai découvert que j'étais blanche. Je me suis violemment disputée avec la talentueuse metteuse en scène Werewere Liking, qui voulait que Jean-Marie Le Pen soit élu à la présidentielle ; c'était après le 22 avril. Cette idée que « *les choses seraient plus claires ainsi* » est répandue, hélas, chez les intellectuels africains désillusionnés.

Des étudiants à Yaoundé, où vit l'auteur gabonais Janis Otsiemi, me parlaient récemment de Marine Le Pen comme présidente logique d'une France qui enfin « *tomberait le masque* ». Il faut dire que ma chère République venait de refuser à Janis Otsiemi son visa pour le Salon du livre de Paris.

Il faut une citoyenneté mondiale, des papiers planétaires. Un « *Bretton Woods de l'immigration* », comme le proposent les chercheuses Catherine de Wenden et Hélène Thiollet. Les habitants des parties inhabitables de la Terre se déplaceront aussi mécaniquement que les marées et il faut faciliter ce déplacement, à moins d'une catastrophe globale.

La seule vraie menace est cette peur de se dissoudre, d'être avalé, que le blanc se dilue dans le noir. Achille Mbembe, dans *Critique de la raison nègre* (La Découverte, 268 p., 21 €), décrit après Carl Schmitt ce fantasme d'un monde divisé : au-delà de la « *clôture de l'Europe* » régnerait un « *outre-monde* » sauvage dont il faut se protéger.

Angoisses archaïques, irrationnelles. Selon lui, le « nègre » comme figure de l'exploité, c'est ce qui est rejeté parce qu'on a peur de le devenir. Les petits Blancs d'Europe, au sens des déclassés du système, ont en fait la terreur d'être déjà noirs. Le racisme ne se porte jamais si bien, bien sûr, qu'en temps de crise, sauf que la crise fait partie du système, et que le racisme est structurel.

L'humain du futur sera beige foncé avec des cheveux bruns. La France, le monde, se métisseront. Et la Suède persévéra avec la France, le Maroc ou les Philippines, par les langues et les paysages, la forme des fleuves et des mots, les climats, les usages, les savoir-faire, les mythes.

Le remplacement des peuples est un fantasme ridicule. Des peuples ont disparu, oui : les Lutrawita de Tasmanie, certains Indiens d'Amérique, et presque tous les Héréros de Namibie. Disparus après des génocides motivés précisément par la passion forcenée de la division, la manie de la domination vue comme un sens et une fin.

Marie Darrieussecq (Ecrivain, psychanalyste)

Biographie

Marie Darrieussecq. Ecrivain et psychanalyste, née en 1969 au Pays basque. Ancienne normalienne, elle vit principalement à Paris. Elle a

publié une quinzaine de livres, romans, nouvelles, pièce de théâtre, essai, et une traduction d'Ovide. Depuis "*Truismes*" en 1996, elle est fidèle à son éditeur POL. Prix Médicis 2013 pour son dernier roman "*Il faut beaucoup aimer les hommes*", elle collabore à des magazines d'art contemporain en France et en Grande-Bretagne. Son œuvre est traduite dans de nombreux pays.